

Prendre sa démocratie à deux mains

— Marie-Paule Grimaldi

Jenny Cartwright

Les perdants

Québec, 2025, 97 min.

Il y a de ces personnes qui nous (re)donnent du courage, par leurs paroles, leurs choix, leurs actes et leurs œuvres. Lorsqu'on regarde la feuille de route de la cinéaste Jenny Cartwright, on a l'impression que toute sa démarche tend vers cet objectif. Quand je l'ai rencontrée au début du mois de février 2025, elle était en pleine promotion de son deuxième long-métrage, le documentaire *Les perdants*, qui allait être présenté en première à l'ouverture des Rendez-Vous Québec Cinéma. L'entrevue portait sur ses créations féministes, mais son dernier film revenait inévitablement sur la table. Je venais d'assister à l'enterrement du poète et éditeur Jean-Sébastien Larouche, suicidé ; la politique états-unienne donnait le vertige ; j'étais engluée dans une ambiance générale anxiogène et triste. Je suis sortie de la discussion vivifiée. J'avais retrouvé mon courage, comme si j'avais cherché partout des lunettes qui étaient sur ma tête tout ce temps. La réalisatrice, qui travaille ses œuvres avec un soin de dentellière, partage avec les poètes et les protagonistes des *Perdants* cette conviction quant à l'importance de plonger dans des questions complexes, non pour la réussite mais par nécessité intrinsèque.

Son documentaire suit le parcours de trois « perdants », qui s'inscrivent ou tentent de se faire inscrire parmi les candidats des élections provinciales de 2022, visant, avec des stratégies et des objectifs distincts, à brasser le jeu

électoral québécois. La cinéaste, militante et performer Elza Kephart se glisse dans la peau du personnage d'Hélène Touze, candidate pour le ministère de la Nouvelle Normalité, dont l'unique objectif est d'agir sur les changements climatiques, par la décroissance économique entre autres. On rencontre Jean-Louis Thémis, dit Chef Thémis, à la tête du Parti culinaire du Québec, dont le programme de « gastronocratie » fait sourire, mais n'est pas sans nous convaincre rapidement de sa pertinence. On nous présente enfin la démarche de Renaud Blais, du Parti nul, qui cherche à faire reconnaître le poids et l'importance du mécontentement des abstentionnistes comme une force politique en soi, et à rendre visible les personnes qui ne se sentent pas représentées ailleurs (les votes abstentionnistes auraient pu former un gouvernement majoritaire en 2022). « Je vous trouve vraiment *cute* », lui dit une citoyenne sollicitée pour appuyer sa candidature. Elle poursuit : « J'espère que vous autres, ça va aider à [convaincre] plus de monde qui vont aller voter. » Ces tiers partis présentent des options ingénieuses, qui visent non pas à mettre la main sur le pouvoir, mais à élargir les discours et les points de vue. Or, qui entend parler d'eux ? Ils font trop souvent l'objet de regards condescendants, d'indifférence ou, au mieux, de curiosité. *Les perdants* leur redonne une place de sujets pertinents. Si les candidats mis en scène dans le film de Cartwright diffèrent les uns des autres dans leurs méthodes et leurs intentions, leurs actions laissent entrevoir cet objectif commun : chacun joue au jeu des élections pour que toute la société gagne en démocratie.

Cartwright s'appuie sur du concret : « Je pense que pour qu'il y ait un film militant, il faut une cause. Et, bien que j'aie un point de vue d'auteure, je trouve ça différent que d'avoir une cause. Si je faisais un film sur Québec Solidaire, là ce

serait ma cause. Ou sur les pipelines ou quelque chose du genre. Mais là, je fais vraiment beaucoup de recherche dans mes projets, pour *Les perdants*, mon dossier fait trois cent cinquante pages et ce sont des années de recherche. Je trouve que ce n'est pas un film militant, c'est un film factuel. » De fait, la charge didactique du film est réelle, envoi-vrante, voire un peu étourdissante. En ouverture, un condensé des plus instructifs de l'histoire des élections nous est présenté. On y apprend que les femmes et les Autochtones avaient le droit de vote en 1792 lors de la première élection sur le territoire, droit perdu pour les femmes en 1834, avec une loi appuyée par Louis-Joseph Papineau. Pour les membres des Premières Nations, c'est en 1857 qu'il est promulgué que ceux-ci doivent renoncer à leur statut s'ils souhaitent contribuer par le vote à la société colonisatrice. Il faudra des années d'action des suffragettes et autres militantes dès 1920 pour que les femmes récupèrent leur droit en 1940, et vingt-neuf ans de plus pour les Premières Nations. La narration affirme, avec douceur, que « très tôt dans notre histoire, on a décidé que toutes les voix ne compteraient pas ». La mise en contexte est dense et percutante, et ce ne sont que les premières minutes du documentaire, avant même l'arrivée du titre à l'écran.

Un film factuel, soit, mais avec un point de vue assumé et une signature de cinéaste, qu'on retrouve dans la composition des images. Focus sur la mise en scène sacrale de l'Assemblée nationale, pancartes électorales des partis officiels filmées avec, en arrière-plan, un salon funéraire, une zone industrielle, une banlieue à perte de vue. Solitude des candidats perdants dans leurs microactions performatives et politiques. Les extraits choisis sont incisifs, les dénonciations reviennent toujours aux faits, comme le rappelle la corruption étalée par la commission

Charbonneau. Et pourtant on rit, souvent, on est ému-es aussi par les convictions, l'énergie et les efforts déployés par ces candidats qui souhaitent faire bouger les choses, et qui sont, avant tout, de simples citoyens qui ne viennent pas de l'élite et qui ne disposent d'aucun soutien médiatique et de peu de financement. La cinéaste n'en fait pas des héros ou des martyrs, mais elle les affectionne et ça se voit. Elle leur permet de nommer leurs espoirs et leurs découragements, leur joie et leur ténacité. La caméra les suit avec lucidité, sans mise en scène appuyée, à travers leurs parcours tracés dans un contexte souvent aride.

Cartwright n'utilise pas une seule esthétique visuelle mais plusieurs, à l'image de la diversité des voix et des représentations revendiquée par les intervenant-es du documentaire – la même qui manque à l'Assemblée nationale. Dynamique, le film montre autant des archives que des collages, des animations, des prises de vue en extérieur, des entrevues dans des décors chargés ou au contraire complètement épurés. Le changement de registre est audacieux, créatif et multiplie les tactiques. Tout, dans la facture visuelle, s'oppose à un discours unique et mono (monotone, monothéiste, monopolisant) ; tout, dans le film, nous parle de la pluralité comme étant forcément un atout dans une société dite démocratique. Autant par ses choix formels que par ses propos, la cinéaste affirme se tenir au plus loin des propositions populistes, conspirationnistes et fascisantes qui tirent profit de la dépolitisation et du mécontentement face aux systèmes de gouvernance actuels.

Il faut également souligner l'omniprésence du son, parfois plus précis que les images. Pas de violons ou de musique dramatique, mais des crépitements, des bourdonnements, du vent, une amplification des détails des gestes, qui contribuent à accentuer notre immersion dans la réalité des sujets et des thèmes. Cartwright raconte que, à ses débuts, le versant sonore du métier la terrifiait ; son évolution quant à cet aspect, depuis, est colossale. En

« [C]e n'est pas un film militant, c'est un film factuel. »

2018, elle sortait un premier documentaire sonore, *Debouttes!*, sur l'action des jurés du Front de libération des femmes en 1971. Le sujet sensible, le peu d'archives disponibles et les coûts à déboursier pour y accéder, la délicatesse des rencontres avec d'anciennes militantes et les préoccupations féministes ont imposé au projet la forme de la création sonore. Cartwright découvrait alors la puissance d'évocation de ce médium, et sortait rapidement peu après, dans la foulée de cette première expérience, *Bienvenue aux dames*, coréalisé avec David Cherniak (son complice de création par excellence, qui co-signe la direction photo sur *Les perdants*). Après avoir suivi plusieurs formations, surtout en France, elle signe une fiction sonore puis revient vers la forme documentaire avec, entre autres, *Quels morceaux de nous la tempête a-t-elle emportés avec elle?*, sur les travailleuses de la santé pendant le plus fort de la pandémie de covid, et *Nous sortirons de nos cuisines*, une série en quatre épisodes d'une heure portant sur le Théâtre des cuisines, première troupe féministe du Québec.

Cette expertise acquise au fil de son parcours est tangible dans *Les perdants*. Le son donne un souffle sensible qui offre un contrepoids à la matière solide et informative du film. Dans *La baine de la musique*, Pascal Quignard affirme que, s'il est possible de fermer les yeux ou de détourner le regard, il est beaucoup plus compliqué de se boucher les oreilles. « Les oreilles n'ont pas de paupières », écrit-il. Les sons

s'infiltrèrent en nous, souvent malgré nous. L'effet est à la fois subtil et inévitable. Parce qu'ils sont de l'ordre d'une sensation physique, parce que leur interprétation découle de notre subjectivité et qu'ils suscitent une imagerie intérieure qui construit également la vision, les sons performent en eux-mêmes le contenu des *Perdants*. Dans les captations extérieures ou à travers les gestes quotidiens dont les bruits sont découpés, ils évoquent le vivant, *les vivants* dont la politique dite traditionnelle s'est trop éloignée, comme déconnectée de son rôle. Cartwright nous parle de l'indice de distorsion électorale (la mesure de l'écart entre la distribution des votes et celle des sièges d'un parti en assemblée), mais en plus elle nous le fait entendre et accentue le malaise sensoriel. Ce faire-corps, induit par le sonore, contraste avec l'abstraction du propos et nous ramène à nos corps qui évoluent dans la dissonance politique.

Pendant notre entrevue, la réalisatrice évoquait l'envie de réaliser un film sur le burn-out militant. On sent déjà ce désir dans *Les perdants*, où elle laisse ses protagonistes, exprimer une fragilité qui côtoie leur détermination. Rien de facile à perdre, à lutter, à insister. Quand on parle à Cartwright d'impuissance et de découragement, elle persiste à créer, à tenter d'agir sur son monde. Elle dit : « C'est tout ce qui reste. Qu'est-ce que je vais faire d'autre ? » Les intervenants des *Perdants* le soulignent : les élections sont une marque de la démocratie qui ne se résume pourtant pas à ça. Voter est un geste démocratique parmi d'autres. Les enjeux fondamentaux soulevés par *Les perdants* nous habitent, et nous outillent pour prendre part à des délibérations essentielles. En présentant des faits rigoureux de manière accessible et créative, en nous permettant de rencontrer les parcours de celles et de ceux qui consacrent une grande partie de leur temps à brasser les enjeux démocratiques, et en le faisant avec toute la force et l'intelligence de son art, Cartwright ne pose pas seulement un geste politique : elle vient activer la politique en nous. L